

accueilli avec un grand intérêt (voir dans cette revue même, pp. 179–190 et 191–199, ainsi que dans les volumes précédents, XLV, pp. 499–505, XLVI, pp. 509–512), sont étudiés par Krista Zach du point de vue du dialogue interconfessionnel que ce prélat avait tenté, sans beaucoup de succès.

Qu'il nous soit permis d'évoquer plus rapidement les dernières pages de ce recueil d'articles : il est question surtout des Saxons de Transylvanie, parmi lesquels il y a eu quelques mémorialistes (contribution de Harald Roth) et des Allemands de Bucovine, de Bessarabie et de la Roumanie d'après 1944, pour lesquels la seconde guerre mondiale a apporté l'épreuve de la déportation (voir Mihai-Ștefan Ceașu, Flavius Solomon, Gheorghe Onișoru).

Il faut dire que ce volume, malgré la qualité inégale des travaux qui le composent, a produit un certain nombre de conclusions essentielles pour l'avenir de nos recherches.

Andrei Pippidi

Giulia LAMI, *La questione Ucraina fra '800 e '900*, CUEM, Milano, 2005, 190 + VII p.; Giulia LAMI, *Ucraina 1921–1956*, CUEM, Milano, 2008, 155 p.

Inclure le sujet de l'Ukraine dans cette revue ne veut pas dire qu'on accueille l'idée qui tend à prévaloir aujourd'hui, celle d'un élargissement de l'Europe à l'Est : c'est tout simplement parce que l'Ukraine, telle qu'elle s'étale sur la carte à présent, comprend des territoires détachés de la principauté historique de Moldavie, et parce que, même au delà de cette frontière inactuelle, mais traditionnelle, l'espace limitrophe nous intéresse. Notre conception du Sud-Est européen suppose un glacis qui l'entoure, en s'étendant jusqu'en Galicie, de même qu'il pénètre à l'intérieur de la Slovaquie et de la Hongrie. Le nom même de l'Ukraine, comme Giulia Lami nous le traduit dès le début, signifie « pays frontalier ».

L'auteur, qui enseigne l'histoire des pays slaves à l'Université de Milan, n'a pas la prétention d'apporter des solutions nouvelles à des questions dont chacune userait une vie humaine. Ce livre n'est pas une oeuvre d'érudition du genre qu'on pratique brillamment à Harvard, où un groupe de spécialistes ont constitué l'Ukrainian Research Institute et sa revue. En usant très largement des travaux publiés jusqu'à ce jour, et leur nombre ne cesse d'augmenter, Giulia Lami a voulu se borner à diffuser de solides connaissances générales, dont l'absence empêche encore de comprendre l'expérience post-soviétique, en Italie comme ailleurs.

Pour placer la question ukrainienne dans son contexte historique véritable (non mythique), cet ouvrage ne commence pas avec la *Rus* de Kiev, héritage commun de trois destins nationaux divers, mais avec l'Union de Lublin et celle de Brest qui ont tracé la limite entre les chrétiens grecque et latine. Désormais, les Cosaques vont exploiter à leur profit les conflits entre les grands pouvoirs politiques de la région afin de s'arroger le droit à un Etat, ce qui ne sera pas accompli sans des luttes ardentes : désordres, rébellions et traités éphémères se succéderont jusqu'au partage de 1667 entre la Pologne et la Russie – car l'Union de Pereiaslav aura surtout une importance retrospective. Bientôt la Pologne va se retirer de la rive gauche du Dnepr et, à partir de 1686, l'extension de la Russie ne connaîtra plus d'obstacle, sauf le séparatisme de Mazeppa, écrasé en 1709, à Poltava, avec la défaite de l'allié suédois. Le premier chapitre, sans doute le plus difficile à écrire, prend fin lorsque les terres demeurées polonaises de l'Ukraine seront partagées entre la Russie et l'Autriche. Le chapitre suivant est consacré au réveil culturel ukrainien. La construction d'une identité nationale, à laquelle ont contribué francs-maçons, décembristes et autres libéraux-révolutionnaires, fut entravée par l'autorité de Moscou qui, cependant, n'a pu empêcher l'activité d'un Ševčenko ou d'un Kostomarov (historien auquel on doit une précieuse collection de documents). Du côté occidental de la frontière, les réformes de Joseph II ont permis de grands progrès dans le domaine de l'éducation. La multiplication des réflexions et des projets autour de l'autonomie « ruthène » fut encouragée par Vienne parce qu'elle apparaissait indissociable de la rivalité avec les sujets polonais de l'empereur. C'est en 1854 (et, de nouveau, en 1861) que la Bucovine fut séparée de la Galicie pour affaiblir le nationalisme

polonais : pour mieux comprendre ces circonstances historiques il faudrait voir les discours d'Eudoxe Hurmuzaki à la Diète de Czernowitz dont on vient de publier à Bucarest une excellente édition. La politique de Goluchowski favorisait les Polonais, mais maintenait un système constitutionnel moins opprimant que la situation dans l'Empire des tzars.

En Russie comme dans la Double Monarchie, une nouvelle époque commence au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Giulia Lami, auteur d'un livre sur Michailovski, a étudié le débat politique qui s'est ouvert alors. L'apparition des premiers partis politiques date en Galicie des années 1890–1900, tandis qu'en Russie le Parti Révolutionnaire Ukrainien, qui surgit seulement en 1900, sera suivi par plusieurs autres qui doivent leur obscure existence à des sécessions successives. Le sentiment national a été forgé, sur une base historique, par Michajlo Hruševskij. Celui qui s'est attelé à cette tâche savante et pédagogique fut d'abord professeur à l'Université de Lemberg (Lvyyv), avant de remplir en 1917 la fonction de président de la *Rada* de Kiev. On lui doit l'Histoire de l'Ukraine en dix volumes, destinée à construire une mémoire nationale. Pour cette raison même, il était inévitable que cet ouvrage fût vigoureusement critiqué par N. Iorga, qui s'était donné la même mission pour la Roumanie.

L'optique de Hruševskij et, avant lui, de son maître Volodymyr Antonovich a eu une profonde influence sur le développement culturel et politique des générations suivantes. Dans le Parti Social-Révolutionnaire Ukrainien nous rencontrons également Maxime Kovalevski, le grand sociologue. La République Populaire de 1917 a été, brièvement, la première forme prise par un Etat indépendant ukrainien. Tandis que la guerre civile faisait se succéder à Kiev les bolchéviques, les « blancs », les troupes allemandes du feld-maréchal Eichhorn, les sociaux-démocrates de Petliura et les anarchistes de Makhno, en Ukraine occidentale un autre Etat indépendant prenait naissance, mais, menacé par une offensive polonaise, il s'empressa de s'unir dès le début de 1919 avec Kiev. Le retour des bolchéviques, aussitôt après, permit à Rakovski d'installer la République Soviétique, dont une partie seulement allait survivre à la paix de Riga : nouveau partage entre la Russie et la Pologne en 1921.

La suite de l'histoire est racontée dans le second volume. Après avoir analysé la structure de la République Soviétique, telle que l'a établie la constitution de 1924, Giulia Lami étudie la tendance à uniformiser pour créer une nation ukrainienne et le courant opposé, intégrateur, qui s'efforçait de russifier. La première tendance était dénoncée par les staliniens de Moscou comme « nationalisme bourgeois ». Les années de 1930 à 1941 ont été marquées par les purges qui ensanglantèrent l'intelligentsia, sans épargner pour autant l'appareil du parti. La répression a pris des dimensions génocidaires en 1931–1933, quand elle a exterminé les paysans par la disette, selon une stratégie qui avait déjà décimé les musulmans rebelles du Turkestan. En passant, on nous renseigne sur la situation des Ukrainiens en Roumanie entre les deux guerres ; divisés entre la Bucovine, la Bessarabie et le Maramureș, ils étaient plus d'un demi-million, si le chiffre fourni par Magocsi n'est pas exagéré. Sous l'accusation d'irrédentisme, toute activité politique a été interdite aux Ukrainiens en Bucovine. L'approche de la guerre a provoqué la revendication de la Transcarpathie par la Hongrie : le gouvernement de l'abbé Voloshine, ayant à peine eu le temps de proclamer l'indépendance, a offert à la Roumanie ce petit pays que le refus du roi Carol II abandonna à l'occupation hongroise en 1939. L'année suivante, l'ultimatum soviétique enleva à la Roumanie la Bucovine septentrionale et la Bessarabie, territoires dont l'annexion achevait de ranger les Ukrainiens sous le drapeau soviétique. Les déportations, emprisonnements et exécutions en masse qui eurent lieu en 1940 ne frappaient pas seulement les Roumains, mais les Ukrainiens aussi, au nom de « la lutte des classes ». En 1941, lorsque l'Ukraine occidentale fut envahie par les Allemands, les détenus politiques furent exécutés par dizaines de milliers par les soviétiques qui se retiraient. L'occupation nazie a donné l'occasion d'une seconde « renaissance de l'Ukraine » (proclamation d'une souveraineté fictive, vite supprimée). Les épisodes de collaboration et de résistance s'entremêlent dans l'incohérence de ces années de guerre.

Ce bilan continue jusqu'à la prise du pouvoir par Khrouchtchev, sans pousser plus loin, au cœur des passions partisans liées à la troisième Ukraine et à l'avenir qu'on lui projète. Ce qui est sûr c'est que de tels ouvrages, conçus clairement, rigoureusement, sont d'une grande utilité.